

MERCEDES, LA LOUVE D'ORAN

(Suite et Fin)

A l'époque où se situe cette nouvelle, certains matins clairs, d'une luminosité exceptionnelle, la garde qui veille aux créneaux ou le long des chemins de ronde aperçoit les côtes de la mère patrie. Alors les hommes s'agenouillent et adressent une fervente prière à la Vierge del Pilar, ou à la Vierge Noire d'Elche, ou encore à la Macarena...

Oran est alors limitée par le château fort ou Alcazaba, l'Alcazar, les hauteurs du ravin de Raz el Ain, le Rozalcazar et ses donjons (Château-Neuf), enfin, en direction sud-sud-ouest, par un certain nombre de redoutes, tours de guet et de contrôle, car il faut aussi veiller sur la source qui alimente la cité en eau potable. Citons encore la porte de Canastel dont, en 1962, il ne restait que la voûte (place Kléber), porte d'entrée et de sortie, nantie d'un corps de garde, vers Rozalcazar et les entrepôts (Manutention) de la rue Ximenes. En cette seconde occupation espagnole, la ville est protégée, cette fois, par un véritable corset de fortifications et contre un danger en provenance de la mer sont dressées les batteries de Mazalquivir, du Rozalcazar, de San Gregorio, de la Mona et de Santa Teresa. Oran était vraiment une ville très fortifiée.

La cité comporte des rues étroites, rappelant certaines artères de villes ou bourgs d'Andalousie, ce qui permettait de s'abriter des rayons solaires de la période chaude. La texture de certains quartiers se retrouve à l'heure actuelle dans ce moutonnement qu'est la Calère, dans les ruelles sises au-dessus de l'ancienne Pêcherie, aux alentours de la place de la Perle, dans tout le secteur de la Haute-Casbah où a été édifiée l'école des Sœurs Trinitaires, le long de certaines murailles de l'hôpital militaire Baudens.

★★

En ce début de soirée du 8 octobre 1790, lourde d'un été se prolongeant outre mesure, le gouverneur civil reçoit, sur les terrasses fleuries et odorantes du Rozalcazar, pour y conférer avec des officiers, des fonctionnaires, des notables, commerçants, membres du clergé, car dans quelques jours doit être célébrée la fête de Santa Teresa d'Avila, et il convient de donner à cette manifestation un certain caractère de solennité.

Là-haut, vers l'ouest, au Paraíso, quelques jeunes officiers, alourdis par la canicule inhabituelle qui règne en cette soirée, mais plus encore par les vapeurs du Jerez ou du Manzanilla, enfiévrés par le charme exceptionnel

de Mercédès qui, mezza voce, chantonne une séguédille, se lèvent pour rejoindre leurs cantonnements, non sans jeter un long regard de concupiscence sur la cabaretière, dont le décolleté est tout un poème de sensualité, « le bénitier du diable », murmure un alerte capitaine.

Depuis quelques jours, la consigne a été prescrite, et observée, de quitter tous ensemble les cabarets et autres lieux de distractions, cafés chantants et patios des posadas où, en battant des mains, l'on accompagne le guitariste et les mouvements de danses des filles.

Partout, au long des sentiers conduisant aux lieux de cantonnement, la surveillance est désormais de plus en plus marquée, et sur les remparts, comme aux portes de la cité, la vigilance est devenue absolue. De plus, sur le parcours d'une tour de garde à une autre, d'un fortin à un poste de guet, et de cet ensemble vers chaque cantonnement, une immense toile d'araignée est tissée par les patrouilles.

Au Paraíso donc, ce soir-là, en exécution des dernières consignes, lues, commentées et affichées, tous les clients vêtus d'un uniforme sont sortis ensemble, se tenant par la main, tels des enfants allant faire une ronde.

On les a contrôlés au sortir du cabaret, place Isabelle, à la porte massive et imposante du Santon, en d'autres lieux, parfois sous les lazis de quelques civils attardés ou se délassant sur le pas de leurs demeures.

Durant tout l'après-midi, une véritable expédition de ratissage avait été organisée dans tous les sens, à la recherche d'un suspect quelconque, on avait fouillé toutes les grottes et les maquis dont fourmille la colline, même le versant du Santon qui surplombe Mazalquivir et les Baños de la Reina, ainsi que les ravineaux aux sources fraîches. De tous les sommets, comme de la dunette d'un voilier, la vue a été « portée » au loin à l'aide d'une lunette de marine, pour bien établir et rendre compte à l'heure de la conférence du gouverneur civil, que rien d'anormal n'aura été constaté.

★★

Au cœur de la nuit, il est rendu compte qu'un officier est manquant au fort de San Gregorio, et la cité entière est en émoi. On entend d'abord des bruits sourds, puis des éclats de voix, enfin des discussions passionnées. Les éclats de ce tumulte parviennent aux tours de garde, aux postes de guet, aux fortins environnants, au vieux château fort qui domine pré-

cisément San Gregorio, lieu de cantonnement de l'absent.

« On ne peut décemment pas les attacher comme des ânes et les mener jusqu'à leur couche !... » jure le gouverneur.

Hé oui, il en manquait encore un, le capitaine d'artillerie Pedro de Córdoba y Ramos, qui va clore la liste des disparus, tout au moins provisoirement, à quelques instants près, car un terrible tremblement de terre va en grossir le lot.

★★

Par toutes sortes de signaux sonores, l'alerte a été donnée, et des patrouilles plus étoffées vont circuler par tous les chemins, dans les brumes mauves de la nuit, d'un fort à l'autre, toutes munies de porteurs de torches. Depuis la Blanca jusque vers le port, à travers toutes les ruelles soudainement animées par les trompes et les jurons des soldats, on fait ouvrir posadas et autres lieux identiques. Au hasard de ce contrôle spontané, les serenós, ces sortes de saint Pierre qui, la nuit, se mettent à la disposition des attardés ayant oublié la clé de leur demeure, jurent eux aussi, en se signant, qu'ils n'ont plus vu depuis longtemps, de nuit, un seul officier s'aventurer en direction du port, sinon il y a quelques instants, le Capitaine général de la Ciudad et de la Plaza de Mazalquivir, accompagné de sa garde, tempêtant contre les infidèles et pressé qu'il était de rejoindre ses invités abandonnés là-haut, au Rozalcazar, peu après l'annonce de la disparition du capitaine de la batterie de San Gregorio.

Au fur et à mesure de la rentrée des patrouilles, l'adjoint au gouverneur de la ville invoque son ancêtre Pedro Navarro qui, avec le fameux archevêque de Tolède, en 1509, s'empara pour la première fois d'Oran et de ses environs immédiats.

Invariablement, sur les lèvres de chaque alférez ou autre chef de patrouille, reviennent les mêmes termes :

« Nous n'avons rien trouvé, rien rencontré que des gens apeurés ou désolés, ou des bédouins sans âme qui s'évertuent à jurer qu'ils n'ont rien vu, rien entendu, qu'ils ne savent absolument rien de cette disparition, pas plus d'ailleurs que des précédentes. »

Et chez les « bédouins sans âme », ces mêmes conciliabules ou réflexions animent les sujets des veillées depuis fort longtemps :

« C'est Dieu qui l'a voulu ! Ces chiens teigneux nous ennuiant avec

ces disparitions mystérieuses !... Nous n'y sommes pour rien... »

Au Paraïso, Mercédès a comblé son dernier amant, vraiment son dernier. C'est demain dimanche, il n'est pas de service, et il s'est endormi avec la pensée qu'il sera sans doute puni pour n'être pas rentré comme ses camarades, mais avec cette autre pensée que quelques jours d'arrêts dans l'une des tours blanches qui dominent le ravin ne seront rien par rapport aux délices qu'il aura goûtées, en partageant la couche de cette beauté brune aux yeux verts et au corps souple. Peu importe la suite, profitons de l'heure, puisque si elle est parfois attrayante, lumineuse et gaie, la vie est aussi très courtée : son ultime pensée après l'ultime étreinte.

Mercédès, elle, se coulant contre son amant d'un soir, regarde, énigmatique, la croix d'or qui s'élève et s'abaisse d'un rythme régulier sur la poitrine velue, et aussi l'anneau à pierre d'améthyste qui orne l'index de la main posée près de son visage.

LE SEISME

Oran ne fera plus de commerce avec Malaga, Barcelone, Marseille, Gênes ou Venise...

Au pied du fort de la Mona, dans cette crique qui pouvait abriter des vents d'ouest, une dizaine de caravelles ou goélettes, il n'est plus un seul voilier, ni une simple barcasse : des débris en ont été retrouvés devant les bâtiments militaires longeant la mer qui est montée jusqu'à la ville.

Là-haut, sur la colline qui sépare Oran de Mazalquivir, des murailles du château fort, pourtant très épaisses, se sont écroulées, et une fumée noire, tel un panache, monte dans un ciel jugé par trop bleu après un tel cataclysme, tandis que des grondements souterrains s'entendent encore, comme s'il s'agissait d'effondrements au creux d'une vallée, de roulements lointains de tambours, de chevaux de diligence piaffant sur un sol creux...

Les vastes et riants jardins des sentes du Raz el Aïn se sont littéralement écroulés dans le ravin désormais obstrué, et aussi les jolies maisons aux murs clairs, bâties autour, laissant à nu quelques voûtes, les colonnades de certains patios, quelques lanternes vénitiennes. Tout est ruines, même le magnifique palais du gouvernement, empêchant absolument toute circulation jusqu'à la Puerta de Canastel.

A travers la ville, ou ce qu'il en reste, une rumeur sans nom s'étend, faite de cris de douleur et de frayer, de lamentations, d'ordres comminatoires jetés çà et là par les militaires survivants, d'invocations, de prières

désordonnées, de coups de feu contre les pillards, de sabots de mulets battant ardemment le pavé et maintenus difficilement par leurs conducteurs... Tandis que l'incendie fait rage un peu dans tous les sens et notamment sur la colline, en raison de la sécheresse, que l'eau sourd de partout, que des crevasses sont visibles en divers points de ce qu'il reste d'une cité hier encore joyeuse, exubérante, et que les flots, battant avec rudesse les rochers, gagnent la grande artère qui relie le fortin de Santa Teresa à la forteresse de la Mona, en emportant dans le reflux toutes sortes d'objets dignes d'un marché aux puces et, hélas ! aussi des cadavres d'enfants, de femmes, d'hommes et d'animaux de toutes espèces.

Les rescapés fuient sans but, comme traqués, avec des regards reflétant la folie, ou bien se couchent à même le sol, n'importe où, hébétés, inconscients ; nombre d'entre eux y trouveront leur dernier sommeil... et sur les lèvres des hommes d'armes, cette phrase revient sans cesse : « que sommes-nous donc revenus faire dans ce pays ?... »

Sur les hauteurs de la cité, dans un désordre de pierres, de bois, de terres, de plantes et d'arbustes, d'azulejos, de meubles, de tissus divers, de vaisselle, de verres et de moribonds, le tout coloré par les premiers rayons d'un soleil plus ardent encore que celui de la veille, une vision d'horreur indéfinissable s'offrait aux regards hébétés ou épouvantés des sauveteurs que l'armée, dès les premières secousses, avait levés et enrégimentés, pour porter secours aux victimes.

Vision d'horreur qui, à tout esprit ayant conservé son sang-froid, venait expliquer de façon extraordinaire, lugubre et manifeste, la disparition des officiers portés manquants.

La place Isabelle était ouverte dans tous les sens, et dans une excavation provoquée par le séisme qui avait jeté bas Oran dans la nuit, on apercevait des squelettes ou des corps encore en décomposition, allongés dans un profond sous-sol à nombreuses ramifications, les tuniques et pantalons aux couleurs ternies, boutons arrachés, jetant çà et là une note affreuse et portant en même temps témoignage des conditions horribles de la disparition de ces hommes au cœur ardent.

Et là-haut, au Paraïso, le soleil faisait jaillir des reflets brillants des liquides qui coulaient des tonneaux éventrés et de la verrerie pulvérisée. Par un pan de mur écroulé on voyait une chambre et, sur le lit, Mercédès, le visage convulsé par l'asphyxie à laquelle elle avait succombé, était allongée près du corps nu du capitaine de Cordoba y Ramos, une main étreignant la croix d'or baignée de sang.

Quant à l'aubergiste, le diable avait dû l'emporter, car son corps ne fut jamais retrouvé...

On rapporte que le consul de Grande-Bretagne, qui a laissé son nom au jardin Weldsford, lieu tout proche de la fameuse auberge, disait aux intimes qu'il recevait dans sa lumineuse demeure construite face à la mer, que certaines nuits d'été, aux rumeurs de la basse ville se mêlaient, ainsi que dans les tragédies de Shakespeare, les paroles langoureuses et les cris d'extase de la perfide amoureuse, les soupirs de volupté et les lamentations des amants d'une nuit de Mercédès, la louve d'Oran.

François RIOLAND.

UN BEAU CADEAU DE NOËL

Deux ans après la mort de Qui vous savez, le bourrage de crâne continue.

Notre ami Pinatel, le caricaturiste si souvent condamné pour avoir trop ardemment épousé notre cause, remet gaie-ment les choses en place dans son album « LA GRANDE GAULLUSION ». Il fallait le faire... et c'est très joliment, très spirituellement fait.

Pour les fêtes de fin d'année, cet album constituera le cadeau idéal à offrir à vos amis... surtout s'il sont gaullistes.

En vous recommandant de *L'Echo de l'Oranie*, vous obtiendrez de Pinatel une dédicace originale de la grande Zorah.

L'exemplaire : franco 30 F.

Pour la dédicace, écrire le patronyme en capitales.

Nous signalons que Pinatel a dessiné également des cartes de vœux 1972 absolument dans le vent, qui réjouiront vos amis et connaissances, même les plus atrabilaires.

Les dix cartes : 15 F.

Adressez vos commandes à

EDITIONS DU TRAIT
35, rue Saint-Paul, Paris 4°

UN BON TAILLEUR ?...

... Mais notre ami

Ernest BRAVO

34, Boulevard Raimbaldi
NICE